

Chers frères et sœurs,

Tout au long de ces jours, un certain nombre d'entre vous m'ont interrogé sur la personne de Judas. J'ai eu à cœur d'essayer de rejoindre cet homme et d'entendre ce qu'il avait éventuellement à nous dire. C'est pourquoi, ce soir, je vous propose de relire l'évangile de saint Jean que nous venons d'entendre en imaginant ce qui a bien pu germer dans l'esprit de Judas au cœur de cette scène du lavement des pieds et de l'eucharistie, comme peut-être cela peut germer aussi dans le nôtre. Voici donc ce récit que vous voudrez bien me pardonner dans la bouche de Judas.

« Jésus était grave ce soir-là. On le sentait préoccupé. Il se voulait vraiment proche de chacun. On s'était réuni pour le repas avant la fête. L'atmosphère était lourde, il allait se passer quelque chose, c'était sûr.

A ce moment-là je n'avais pas l'esprit très clair, et je n'avais osé rien en dire : ça n'accrochait plus depuis quelque temps. La pensée d'exprimer quelque chose face à lui me taraudait à ce point que ça ne pouvait guère tenir très longtemps. Au début, ce n'était presque rien. Simplement, j'étais agacé par certaines attitudes de l'un ou de l'autre, je trouvais que Jésus ne réagissait pas suffisamment face à tel ou tel comportement. Quelques jours avant cette soirée, par exemple, une femme était entrée dans la pièce où on était (on la connaissait bien, et tout le monde savait qu'elle était un peu envahissante mais Jésus ne lui disait jamais rien) et sans crier gare, elle s'est mise à verser du parfum sur les pieds de Jésus et à les essuyer avec ses cheveux. Franchement, c'était insupportable. Il fallait dire quelque chose, d'autant plus que c'est moi qui tenait la bourse : ce parfum, au lieu de le jeter comme ça bêtement, on aurait pu le vendre, et même on aurait pu en distribuer l'argent aux pauvres. Je l'ai dit, mais ça n'a rien changé et même le Maître avait commencé à nous étonner beaucoup en parlant de sa sépulture et de l'embaumement qu'il recevait par ce geste de cette femme pour qu'on en fasse mémoire.

Et voilà que ce soir, c'est lui qui le fait ce geste. Il se lève de table, il dépose son vêtement, il prend un linge pour s'entourer les reins et après avoir versé de l'eau dans un bassin, il commence à nous laver les pieds et à les essuyer avec le linge qu'il avait pris.

Là, j'avoue que je ne comprenais plus. Ca allait trop loin. Même sa mère et ses frères, depuis longtemps avaient pensé qu'il avait perdu la tête. Et quand ils venaient le trouver pour le raisonner un peu, il leur disait que sa mère et ses frères, c'était ceux qui l'entouraient et qui écoutaient la parole pour la mettre en pratique, vraiment c'était dur pour sa famille.

Vous savez vous-même ce qui s'est passé avec Pierre, lui qu'il avait désigné comme son principal collaborateur. Lorsque Jésus est arrivé à sa hauteur, Pierre n'a pas supporté : il a dit qu'il ne se laisserait jamais laver les pieds par lui ; ça ne convenait pas, c'était un geste d'esclave et lui, Jésus, il fallait qu'il se comporte comme le maître, c'était indispensable ; sinon ça n'aurait aucun sens. Et puis, comme d'habitude, Pierre s'est laissé retourner. Jésus lui a dit que s'il ne se laissait pas faire, il n'y aurait rien pour lui dans le royaume. Alors Pierre a fait du zèle, il voulait se faire laver tout entier. Et Jésus lui a répondu cette chose ahurissante : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver sinon les pieds car on est pur tout entier ; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous ». Franchement là, il y allait trop fort, je n'ai pas pu supporter.

Quand, il est arrivé à moi, j'ai serré les dents et je me suis mis à ruminer intérieurement. J'ai senti ses mains qui se posaient sur mes pieds ; ma tête allait exploser, j'avais envie de lui dire ce qui habitait mon cœur et je ne pouvais pas. J'aurais voulu lui expliquer tout ce qu'on attendait de lui, la déception profonde que l'on ressentait tous. Je voulais qu'il sache combien on l'aimait pourtant et tout ce qu'on aurait pu vivre ensemble si il avait vraiment pris les choses en main ; il fallait faire des choix, il fallait trancher, il fallait alléger la barque, il fallait frapper fort. A partir de ce moment-là, je me suis dit qu'il était temps de stopper le massacre : il nous entraînait tous au désastre : il était vraiment nécessaire de réagir, sinon on allait périr avec lui et tout cela n'aurait servi à rien.

J'étais vraiment mal. Je suis resté à table quand même et j'ai bien vu que ça ne collait pas. Il faisait de son geste de service, le principe de son action dans le monde. Il disait que le serviteur n'était pas au-dessus du maître et que notre rôle de disciple donc consisterait à se laver les pieds les uns des autres : c'est-à-dire si je comprenais bien, à construire notre relation sur la base d'un prosternement mutuel ; ce n'est pas comme cela que l'on gagne, comment penser qu'un amour aussi soumis puisse aboutir à quoi que ce soit pour nous sauver du non-sens dans lequel tant d'hommes et de femmes passent leur existence.

En nous donnant le pain et la coupe au cours du repas, il est allé encore plus loin. Ce prosternement mutuel devait conduire jusqu'au don de sa propre vie comme lui-même se préparait à le faire face à la violence de ceux qui s'opposaient à lui. Et c'est pourquoi il nous donnait son corps et son sang, sa vie tout entière sous la forme du pain et du vin. Il pensait que l'amour devait aller jusque là. Vraiment c'était insensé. Une fois que j'ai reçu le pain et le vin, je suis sorti enfin ; je crois qu'il a vu mon désarroi et qu'il a compris que j'allais faire quelque chose. J'ai erré dans la ville et j'ai fini par me rendre à l'évidence que les chefs religieux de notre peuple étaient les mieux placés pour le ramener à la raison. Je leur ai dit où le trouver ; j'ai accompagné la milice et les gardes, j'ai désigné l'endroit et puis après, j'ai complètement perdu le contrôle de la situation. J'ai senti en moi cette force aveuglante qui m'avait conduit jusque-là et je ne savais plus que dire et que faire. Nous connaissons tous cette extrême perturbation à un moment ou à un autre de notre vie et c'est finalement de cela que nous voudrions être libérés.

Cette force qui se dispute notre être, elle est bien présente en chacun de nous. Ce que je veux, je ne le fais pas, et ce que je ne voudrais pas, je le fais dit saint Paul. C'est là le désarroi de ma liberté qui peut céder à l'aveuglement. La logique de Jésus nous déroute, certes, et nous effraie même parfois, mais elle nous rend la liberté, car si je crois ce qu'il nous a dit et si je veux le faire comme lui, alors, ce n'est plus moi qui vit mais le Christ qui vit en moi, qui aime en moi, qui meurt en moi, qui ressuscite en moi par la diffusion de son Esprit.

O Notre Père, ne nous laisse pas entrer dans la tentation, délivre-nous de ce mal qui nous pousse à rejeter ce vers quoi Jésus nous entraîne pour nous partager la Vie, la vraie, celle qui ne peut finir. Amen.